

Raymond Isidore naît à Chartres le 8 septembre 1900 dans une famille miséreuse, septième et avant-dernier enfant d'un foyer où règne la discorde. Il ne connaît presque pas son père qu'une entreprise de fonderie chartreuse envoie travailler à travers la France et jusqu'en Algérie. Sa mère, une cuisinière très pieuse et assez portée sur la bouteille, l'élève sans tendresse. Ses parents commettent l'erreur de lui donner comme second prénom, Édouard – celui d'un frère aîné, mort en bas-âge.

Au cours de son enfance, un épisode de cécité trouve son dénouement au pied de Notre-Dame du Pilier. La famille est convaincue du miracle.

Dès l'obtention du certificat d'étude, il travaille, mais démissionne souvent sur des coups de colère, de sorte qu'il change souvent d'emploi. Finalement la ville de Chartres, son dernier employeur, lui impose le poste de balayeur au cimetière. D'abord ressenti comme une brimade, ce travail solitaire proche de la nature finit par lui plaire et il atteint sa retraite avec le grade de chef d'équipe.

À 24 ans, il épouse Adrienne Rolland, une lingère veuve, son aînée de onze années et mère de trois enfants, une fille et deux garçons.

Sur une parcelle achetée en 1929, rue du Repos, aidé par ses deux beaux-fils, Isidore entreprend de construire sa maison, à l'architecture minimale, sans eau courante, ni commodités. Il y consacre toutes les soirées et tous les dimanches d'une année de travail acharné, pour y emménager en août 1930.

Une fois le gros-œuvre achevé, il a l'idée de décorer sa maisonnette.

Le reste de sa vie sera voué à ce projet.

D'abord, reproduisant des cartes postales, il recouvre de fresques les murs, les plafonds et le sol des trois pièces, puis il peint tous les meubles.

Tout y passe !

Puis la décoration déborde sur l'extérieur, et la mosaïque domine sans partage sur le pignon, la façade, la toiture et les murs d'enceinte du jardin.

Après l'achat en 1956 de la parcelle mitoyenne, il construit sa *Chapelle*, la *Cour du Tombeau* et le *Trône du Balayeur*, la *Maison d'été*, puis il aménage le *Jardin du Paradis*, ainsi que deux vastes murs recouverts de mosaïques, le *Mur de Chartres* et celui de *Jérusalem* avec le *Trône de l'Esprit du Ciel*.



Ce fut, selon sa veuve, « un labeur de 29 000 heures pour lequel il manipula 4 millions de débris de vaisselle, soit 15 tonnes. Il a continué jusqu'à ce qu'il s'en aille. » Mais à toute question sur le sens, elle répondait : « Ah ça, c'était ses idées ! »

Régulièrement, il va s'approvisionner en débris de vaisselle dans les décharges des alentours et ses voisins le surnomment, non sans ironie, Picassiette – non pas « pique-assiette », mais « Picasso de l'assiette ».

Mais le fait le plus remarquable – attesté tant par sa veuve que par ses beaux-fils – est que l'inspiration des mosaïques lui est donnée par ses rêves nocturnes. Ceux-ci créent le climat particulier et la richesse de ces compositions originales. Il dira toujours être « guidé par son esprit ». « La nuit me dictait ce que je devais faire, je voyais mon motif devant moi, comme s'il existait vraiment. Je me levais en hâte et me mettais immédiatement au travail... Moi, qui n'ai jamais su dessiner de ma vie, je ne comprends pas encore comment j'en suis arrivé à un tel résultat... J'ai poursuivi mon travail comme si j'étais guidé par un esprit, quelque chose qui me commande, qui me dit la manière de le faire. »

Grâce à ses rêves, Raymond Isidore est devenu Picassiette, le décorateur est devenu un créateur. Dans les années cinquante, une notoriété vient, des articles paraissent, mais s'il répond volontiers aux interviews, il se cache des visiteurs de plus en plus nombreux.

Le contrepoint de cette vie de travail et de création, est une santé mentale chancelante qui mène plusieurs fois notre homme à l'hôpital psychiatrique de Bonneval. Après son dernier séjour, en 1964, un délire de fin du monde l'emporte à travers champs sous la pluie battante d'un violent orage dans une divagation nocturne. Retrouvé le lendemain 6 septembre sur le bas-côté d'une route et ramené chez lui, il décède dans la nuit, à l'avant-veille de son 64^{ème} anniversaire. Son décès ne sera déclaré que le lendemain pour se rapprocher de sa prophétie selon laquelle il devait mourir le jour de son anniversaire, un 8 septembre. Il est enterré deux jours plus tard dans le cimetière de Saint-Chéron, dans la même tombe que sa mère – que l'on peut voir encore.

Finalement, ce travail de longue haleine, en bordure de Chartres et non loin de sa cathédrale, cette inspiration onirique, ainsi que la technique de la mosaïque – dont André Malraux a dit qu'« elle est la mère du vitrail » – nous offrent un certain aperçu de ce qu'a dû être au Moyen-Âge la vision d'un « bâtisseur de cathédrale ».



La **cuisine**, comme l'ensemble des trois pièces, est recouverte d'un feuillage peint agrémenté de petites fleurs blanches en débris d'assiettes – première apparition des bouts d'assiette. Face à l'entrée, dans une trouée, apparaît une grande fresque représentant, d'après une carte postale, le Mont Saint-Michel. Ce qui ne peut être recouvert de mosaïques est peinturluré : le plafond et l'ensemble du mobilier, la table, les chaises, le buffet, la cuisinière et son tuyau, les vases et même le poste de radio, tout !

Le **boudoir-jardin d'hiver** présente des paysages des environs de Chartres, anciennement la chambre des deux beaux-fils.

La **chambre à coucher** n'échappe pas à l'envahissement ornemental. Tout le mobilier, jusqu'à la machine à coudre, est « mosaïqué ». À gauche, *La cathédrale dans la nuit*, à droite, *L'oasis marocaine*, sans doute inspirée par une carte postale paternelle.

Dans cet intérieur figolé pendant plus de quinze années, la surcharge décorative prolifère jusqu'à saturation, puis déborde et envahit l'extérieur, les façades de la maison, les panneaux de clôture et les allées du jardin. Une mosaïque est tentée sur la toiture, mais notre artiste y renonce de crainte d'un effondrement sous le poids.



Le **pignon** est paré de motifs décoratifs floraux conventionnels selon une symétrie axiale.

La **clôture** représente des vues de Chartres et de ses environs.

La **façade** est partagée par les ouvertures en quatre panneaux où apparaissent les premières compositions originales d'inspiration onirique. De gauche à droite :

- la *Palestinienne* ou la *Charmeuse d'oiseaux*, basanée et sensuelle ;
- puis un *Rébus* de lecture ascendante, avec de bas en haut, trois bateaux à voile en partance, deux cygnes affrontés et un moulin à vent ;
- puis *Chartres plongée dans la nuit* surmontant et dominant *Jérusalem dans la liesse pascale* avec ses cloches dans le ciel, que l'on peut comprendre comme le quotidien chartrain du balayeur écrasant son rêve lointain ;
- enfin, la *Française* ou *Marianne*, austère, se détachant, face à l'océan, sur le contour de la carte de France.

« La Femme occidentale est la française, par exemple, puisque je suis français. La Femme orientale peut être la palestinienne. Elles sont comme deux sœurs qui s'aiment », nous explique Picassiette.



Premier ouvrage non utilitaire du domaine, la Chapelle, jamais consacrée, est conçue pour le recueillement personnel de Picassiette.

« C'est une réalisation de ma croyance personnelle, non de croyances apprises. J'ai fait ainsi une chapelle pour moi. »

À gauche de l'entrée, de part et d'autre d'une grande croix : à gauche en haut, le *Temple de la Jérusalem céleste* flottant dans le ciel, en bas une *Nativité* ; à droite en haut, un grand *Christ noir* désignant les *Croix du Golgotha*, en bas une *Fuite en Égypte*.

Sur le mur opposé : *Scène de la Beauce*. À gauche, la *Fermière* donne du grain à sa volaille ; à droite, le *Berger* garde son troupeau. Au centre, de bas en haut, l'*Agneau*, le *Laboureur*, le *Cimetière*, la *Cathédrale* et la *Ville de Chartres* – où le gazomètre n'a pas été oublié !

À droite face à l'entrée, deux figures sont opposées, l'une blanche et l'autre noire, toutes deux nommées *Ma loi*. À gauche, voici la première autoreprésentation de Picassiette, un bouquet à la main, avec son chien et surmonté par une *Vierge Marie* toute de douceur, nommée *Ma foi*.

À droite en entrant, deux scènes bibliques : Adam et Eve admonestés par Dieu le Père en haut, et en bas les mêmes en pleurs quittant le Paradis.

LA COUR NOIRE

Dans cet espace, où domine le noir, on voit le face-à-face tragique du *Trône du balayeur*, noir mais joliment galbé, et de son *Tombeau*. Sur son trône, le balayeur-roi pouvait contempler la cathédrale réduite à l'état de maquette et la célèbre rosace étalée à ses pieds. Mais le trône de ce monarque porte une couronne d'épines. « *Je suis dans la mort, puisqu'on m'a mis au service du cimetière. Je dois me sauver de la mort pour rejoindre mon esprit.* »

Sur le *Tombeau du balayeur*, une série de symboles : « *La rosace représente le soleil, c'est ma signature, gardée par les chiens de la fidélité. Entre les deux mains, le point d'interrogation figure la question que les gens se posent. Les clés croisées sont les clés du Bien et du Mal, la croisée des chemins.* »

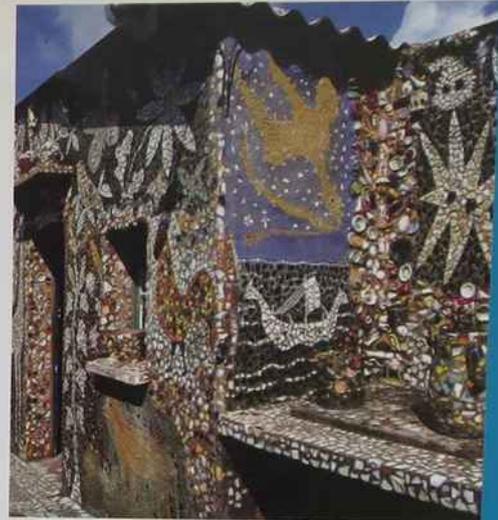
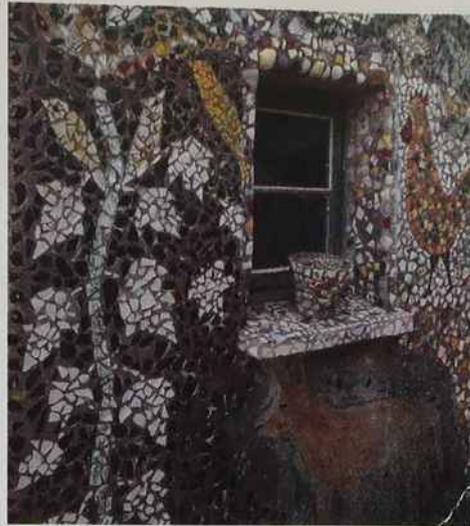
Ce catafalque, surmonté par une maquette de la cathédrale, est adossé au *Mur de Chartres* où la cathédrale se découpe sur le ciel tandis que se pressent sous elle les toits de tuiles de la ville. Dessous encore, les cathédrales du monde rendent hommage à leur souveraine.

À gauche du Trône, le *Puits des Saints Forts*. À sa droite, un *Cerf* et une représentation naïve et touchante de *Monsieur et Madame Isidore* en habits de travail.

Plus loin à droite, la *Brebis égarée*, où la *Fermière*, main en visière, guette la venue d'une mystérieuse femme spectrale guidée par un esprit à chevelure de comète. Entre ces deux femmes, un homme tronc et un Christ, blanc cette fois-ci, majestueux au milieu de son troupeau.

Sur le mur opposé, un autre autoportrait, plein d'humour, de Picassiette, avec son éternel béret, qui rêve... d'assiettes flottant au-dessus de sa tête. À son côté, son chien Totor. « *Les chiens symbolisent la fidélité. J'ai l'esprit de fidélité.* » Plus à gauche, l'imposante *Fermière au chaudron*, autour de laquelle gravite avec drôlerie un petit monde enfantin. Mais, un laboureur est surmonté par le regard d'un dieu invisible et, dans le coin supérieur gauche, de nouveau le *Moulin à vent*, surplombant le même laboureur qui s'avance un sac de blé sur l'épaule.

LA MAISON D'ÉTÉ ET LE PASSAGE ÉTROIT



La *Maison d'été* ne présente que des esquisses de fresques et de mosaïques, non abouties. Picassiette y entrepose des outils et vient s'y réfugier en cas d'afflux de visiteurs.

Limité à droite par le mur d'enceinte et à gauche par la *Maison d'été*, le *Passage étroit* témoigne d'une crise extrême.

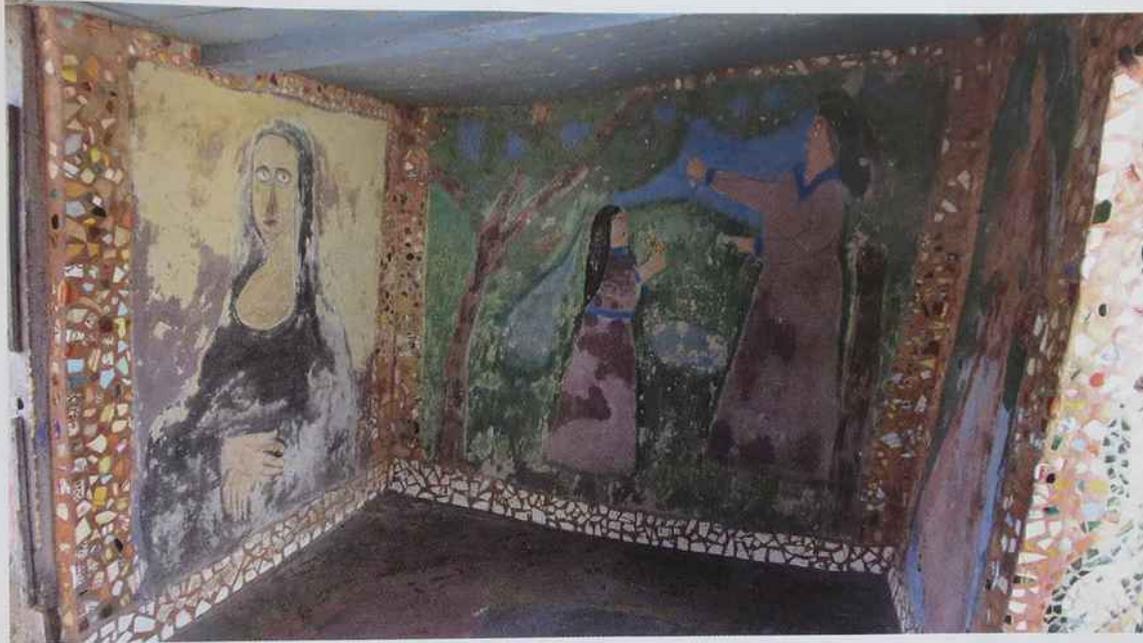
À droite, le *Cerf*, est cerné par un cauchemar de visages féminins inquiétants.

Puis vient l'apaisement, quand apparaît un *Palais des mille et une nuits*, censé représenter Jérusalem, et le *Berger et son chien* contemplant les étoiles avec ravissement.

À gauche, oiseaux, papillons et fleurs démesurés se bousculent dans un désordre halluciné. L'oiseau saisit le serpent au-dessus d'un navire à deux proues, une figure fantomatique éclate, un geyser d'objets hétéroclites s'élève au-dessus du lavoir. Mais la crise va jusqu'à son dénouement : les visages dissociés se réunissent sur une barque lunaire, et deux anges offrent leurs attributs – un flambeau et une clé – à une femme blanche en prière.

Au fond de ce passage, s'ouvre enfin la *Porte du Paradis* égayée d'animaux amicaux.

LE PASSAGE COUVERT



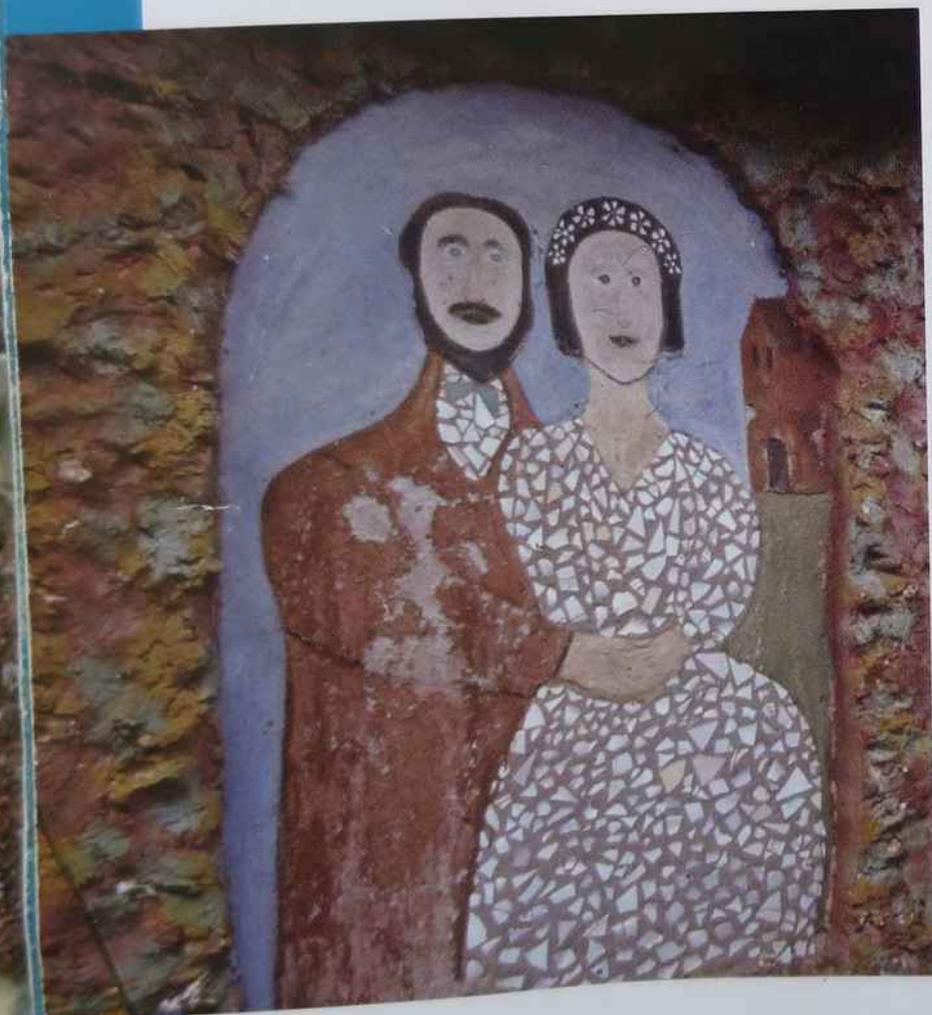
Cet appentis est une halte souriante sur le parcours. Des figures cocasses et impertinentes y sont réalisées en mosaïque et à la fresque.

À gauche, deux fameux polygames : *Landru* et son parapluie et le *Grand Bédouin*. Puis un cochon : à quoi donc pense notre Picassiette ?

À droite, que des figures féminines. Face à l'entrée, la *Joconde*, bien plus belle que celle du Louvre avec son nez en relief ! « *Elle n'est pas belle ta Joconde* », fait remarquer un jour Mme Isidore à son mari, qui lui répond : « *C'est toi quand tu es en colère* » (confidence de Mme Isidore à l'auteur).

À gauche de la sortie, un grand navire à voile à quai surmonté par trois assiettes reconstituées. Les bateaux à voile du rébus de la façade semblent être arrivés à bon port.

LE JARDIN DU PARADIS



Après la pénombre du *Passage couvert*, ce *Paradis* est un éblouissement de clarté et de couleurs.

Tout se suite à gauche, les *Jeunes Mariés* (remarquons comme toutes les figures féminines, y compris la *Joconde*, ont le menton rond de Mme Isidore !) et les *Deux cygnes* qui ne sont plus opposés comme sur la façade, mais... qui ont fait un petit !

Le *Jardin* est d'abord un jardin à l'anglaise tout en sinuosités. On y trouve une profusion de statuette à ras de terre ou tout en hauteur, dont une *Tour Eiffel*, puis une imposante statue de la *Grande Déesse*, la *Mère Nature* à la robe fleurie, à droite de laquelle se tient un petit buste de Pasteur. Puis un jardin à la française avec ses angles droits en esplanade devant le *Trône de l'Esprit du Ciel*, lui-même adossé au grand *Mur de Jérusalem*, terme du pèlerinage traditionnel.

Le mur d'enceinte extérieure est porteur de fresques, plus ou moins achevées, représentant divers paysages de France. Entre ceux-ci, on voit des masques en ciment peint : « Ce sont des masques, ainsi que l'esprit se cache parfois sous un masque. »



Sur le mur intérieur, une grande composition en triptyque où se mêlent fresques et mosaïques.

On voit successivement : le *Grand Moulin à vent* suspendu dans le ciel, encadré par la fermière partant en pèlerinage et par le berger devenu moine ; puis la *Grande Rosace* de la cathédrale de Chartres en gloire, véritable mandala ; enfin la *Cathédrale de Chartres* elle-même sortie de la nuit sous un ciel fleuri. C'est Chartres et Jérusalem réconciliées, c'est Chartres n'écrasant plus Jérusalem de sa masse nocturne, c'est Chartres-en-Jérusalem : le point de départ du pèlerinage uni à son point d'arrivée.

Plus loin, une grande fresque, ayant représenté à l'origine une *Nativité* et une *Adoration des Mages*, est totalement effacée par les intempéries – le brave Picassiette a hélas posé ses peintures directement sur son mur sans traitement préalable du support.

Au terme de ce parcours, nous parvenons au pied d'un ensemble monumental dont une partie est apparente, l'autre cachée.

La partie apparente est le *Trône de l'Esprit du Ciel*, fruste et massif, fait de ciment bleu et de silex, soudé au *Mur de Jérusalem*. Les coupoles blanches de Jérusalem – évoquant plutôt une casbah – surplombent les symboles des grandes villes du monde.

LE VESTIBULE DE LA GROTTTE

À droite, *Jésus et la Samaritaine*, admirable composition où l'homme est face à la femme, où la soif rencontre l'eau, où le désir bras tendu est attendu, où le blanc des visages s'accorde au noir des vêtements, où le rouge de la terre s'unit au bleu du ciel, où la mosaïque s'allie à la fresque. Le tout réalise une admirable unité des contraires, un véritable hymne à la vie.

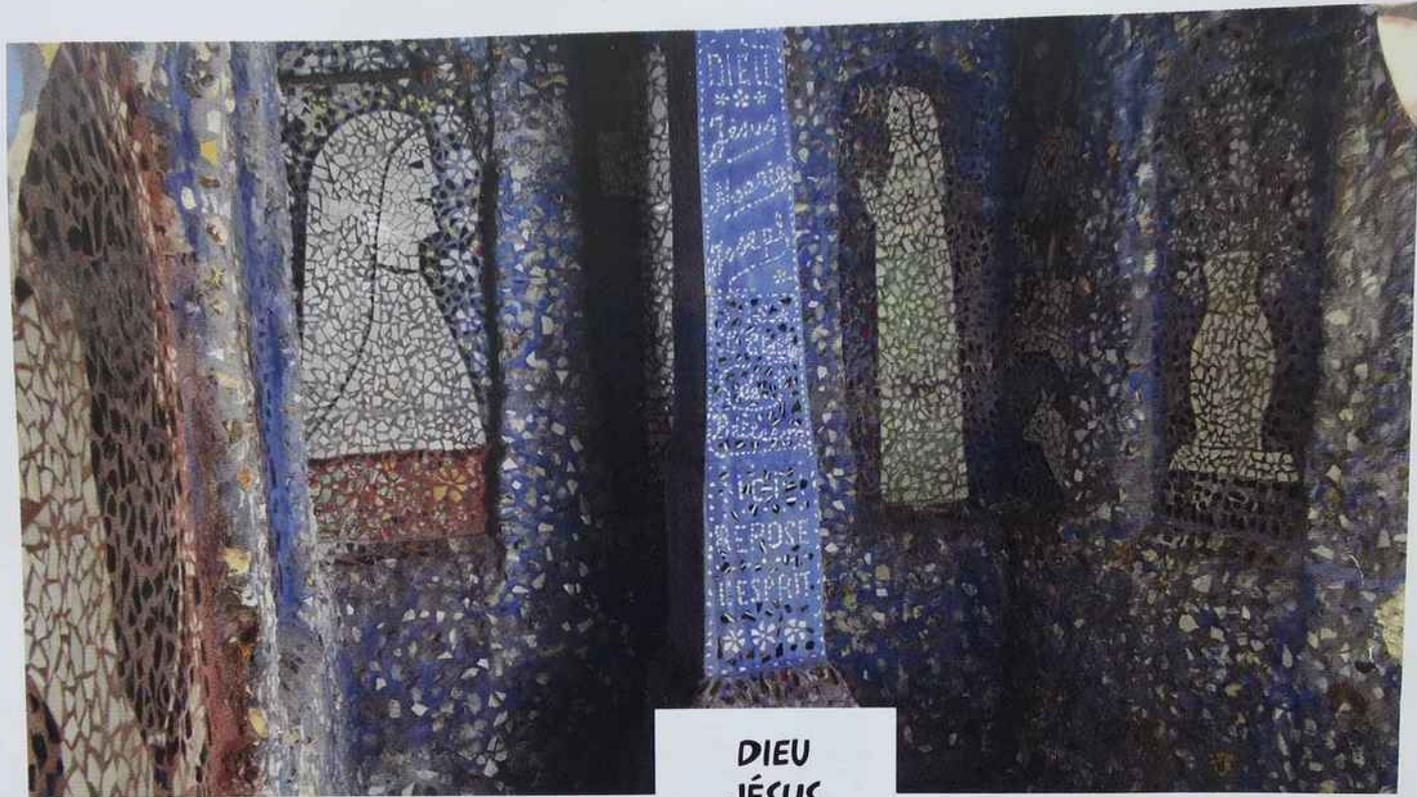
En face, le couple placé sous le signe de la Lune et du Soleil est réuni par deux clés croisées dans un cœur, tandis qu'au-dessus des croix du cimetière flotte l'inscription :

ICI REPOSE NE CRAINS PAS CROIS.

Tout à gauche, c'est la mort qui rode.



LA GROTTTE

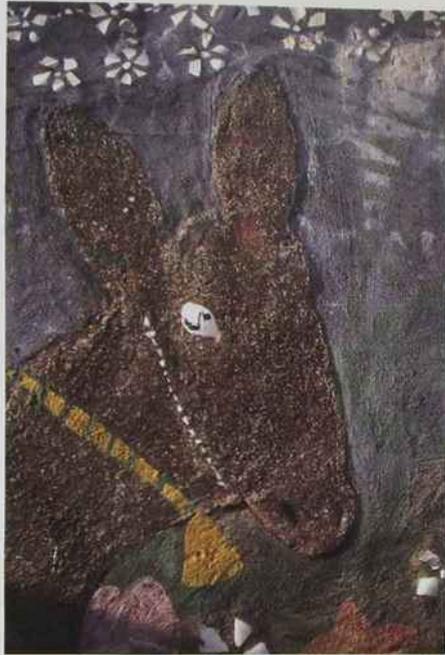


Nous pénétrons dans la partie cachée du *Mur de Jérusalem* : la *Grotte du Tombeau de l'Esprit*. Après accommodation de la vision à la pénombre, elle offre au regard une simple chambre carrée, centrée par un *Pilier bleu* portant l'inscription (dont la graphie simplifiée de Bethléem est ici respectée) :

**DIEU
JÉSUS
MARIE
JOSEPH
ICI
L'ÉTABLE
DE
BÉTLÉEM
ICI
REPOSE
L'ESPRIT**

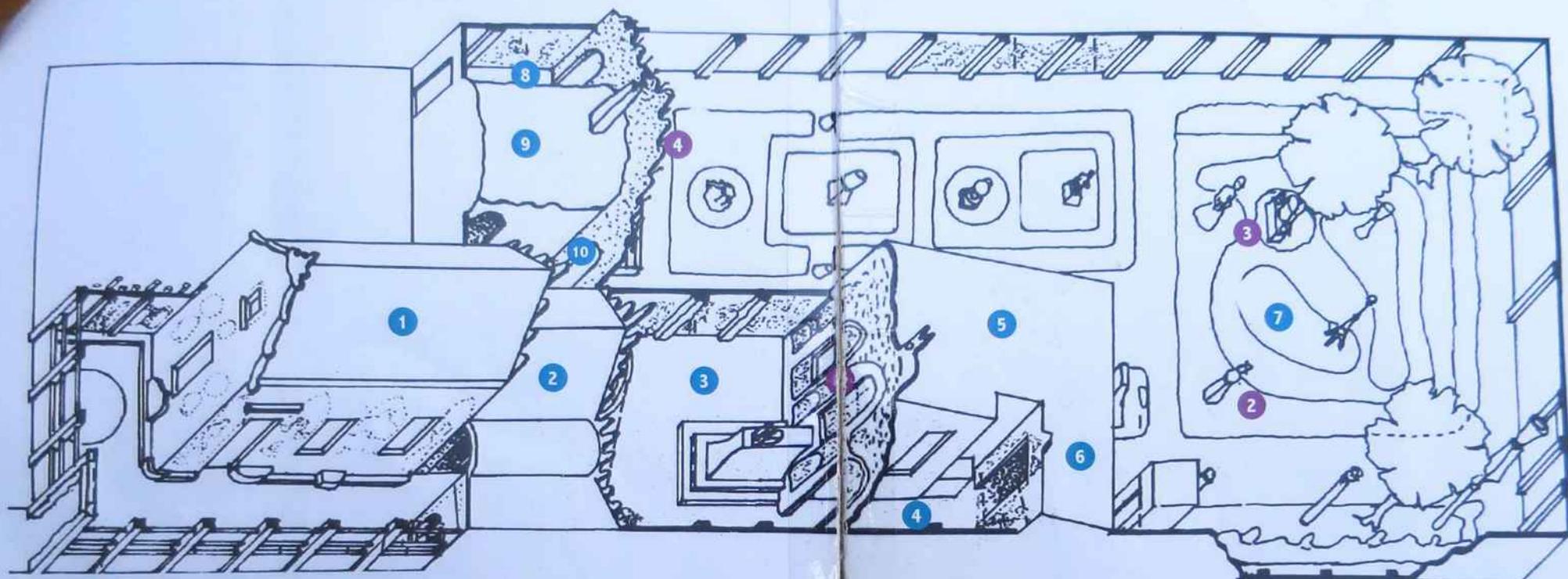
Cette simplicité est celle d'un haut-lieu.

LE DÉGAGEMENT



Au sortir de ce sanctuaire, l'artiste appose en guise de signature, non sans humour, un bel âne broutant des fleurs de porcelaine et qui semble dire au visiteur : « Ça vous a plu ? C'est moi qui l'ai fait ! Tout seul ! Hi han ! Hi han ! »

Laissons, enfin, le dernier mot à Picassiette dont les paroles, longuement mûries en silence, ont le poli de la poésie : « *J'ai toujours été fidèle à mon esprit, au chemin que je dois suivre ; quelques fois on tombe, on trébuche, puis on repart pour arriver au but... J'ai été fidèle à ma croyance, j'ai accompli mon acte. Ça a été le passe-temps de ma vie...* ».



- 1 La Maison page 8
- 2 La Chapelle page 12
- 3 La Cour noire page 14
- 4 Le Passage étroit page 16
- 5 La Maison d'été page 16
- 6 Le Passage couvert page 18
- 7 Le Jardin du Paradis page 20
- 8 Le Vestibule de la Grotte page 24
- 9 La Grotte page 25
- 10 Le Dégagement page 26

- 1 Le Mur de Chartres
- 2 Pasteur
- 3 La Grande Déesse
- 4 Le Mur de Jerusalem

Il travaillait par inspiration, c'est des choses de son idée, vous voyez... Il aimait bien toutes les couleurs mais surtout le bleu de Chartres, le bleu des vitraux. Il passait en ville, il voyait quelque chose, il le reproduisait, mais enfin il a beaucoup représenté de lui-même. Vous savez, il faisait comme s'il était en campagne. Ah les oiseaux, les fleurs c'était tout pour nous. Il avait des idées extraordinaires qui lui venaient comme ça. Et toujours de la religion comme le fauteuil le plus près : il y a une couronne, il y a des oiseaux, l'étoile de l'espérance, les deux chiens représentant la fidélité. Et beaucoup de choses que je ne peux pas vous dire. C'était une vraie histoire qu'il racontait. Tout de son idée, c'était extraordinaire, il avait un cerveau phénoménal.

Jamais je ne lui ai donné de conseils. Il a toujours fait d'après son idée, mais je le laissais faire : fallait pas le contrarier. D'abord j'avais ma couture pour un magasin de Chartres... Ah tu fais ça, c'est bien. Là... faut pas que je le dise ! Faut pas dire n'importe quoi. Il avait une idée très fixe, il était très croyant, il fallait être à peu près de son avis quoi.

Il allait à la cathédrale quand ça lui plaisait, mais pas tellement... Mais le 8 septembre, c'était le jour de son anniversaire : il n'a jamais manqué. Il allait à la cathédrale dès l'ouverture, il ne voulait pas qu'on le voie arriver. Oh oui c'était un homme extraordinaire...

En 28, qu'on a commencé, voyez, et alors là où il y a la petite chapelle, c'était des hangars. On avait des poules et des lapins pour nous aider à vivre... On avait juste ces 3 petites pièces — là, ordinaires, en briques quoi, et il a eu l'idée de décorer avec de la vaisselle... On était gêné mais on vivait bien. On faisait comme on pouvait quand on commence avec rien. Quand on commence, c'est comme ça : il faut faire des sacrifices. Si vous voulez, on faisait petit.

On a travaillé toute notre vie tant qu'on a pu... Il a fait tout seul on peut dire, tout de lui, tout de son idée. Les enfants ? Pas une miette ! Les enfants faisaient de la gymnastique, du ballon, ils allaient travailler régulièrement... Faut dire il les a élevés gentiment, sévèrement et bien. D'abord, ils sont au travail...

Vous voyez, le berger qui ramène le troupeau égaré, vous savez qui est tout à fait de côté ?...

Madame Adrienne Dousset Isidore. 1976.

A CHARTRES, ON L'A SURNOMMÉ "PICASSIETTE"



Le atelier de l'embellissement, installé à Chartres, qui va de la machine à coudre à la table de nuit, à l'indigo, entre sa femme et son chat, sous des jeans bleus. Il a créé un nouveau d'assiette faisant un ruban de 24 kilomètres.



Raymond Isidore, pendant la rénovation de la messe trépassée des cathédrales. Sa femme en l'église de Chartres, il a été jamais avec dans une église. Il se souvenait même, même dans les années 1950. Il était de Chartres, mais il n'était pas de Chartres. Quand elle fut revenue, il s'occupait d'un autre projet, plus grand que l'autre, et il est allé de la case (il était) avec des matériaux de l'église, mais il n'était pas de la case. Au gré de son imagination, il avait écrit à son maître de la cathédrale, mais il n'était pas de la case. Il avait écrit à son maître de la cathédrale, mais il n'était pas de la case. Il avait écrit à son maître de la cathédrale, mais il n'était pas de la case.











